Document généré le 25 avr. 2024 10:53

24 images

Le temps suspendu
Let's Get Lost de Bruce Weber

Michel Beauchamp

Numéro 49, été 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24202ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Beauchamp, M. (1990). Compte rendu de [Le temps suspendu / *Let's Get Lost* de Bruce Weber]. *24 images*, (49), 74–74.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LE TEMPS SUSPENDU

par Michel Beauchamp

Chet Baker et son épouse Halima, photographiés par William Claxton, Californie 1955.

Depuis quelques années il est presque impossible de feuilleter l'une de ces revues de mode haut de gamme qui encombrent les kiosques sans tomber sur les photographies de Bruce Weber, ne serait-ce qu'en accrochant du regard l'une de ces innombrables versions des pubs Calvin Klein où sont croqués en noir et blanc les corps et les faciès rugueux de bellâtres tout en muscles, ornés de caleçons blancs ou du seul lustre de leur peau. Eh bien ce Weber, contre toute attente, est un vrai cinéaste et son film, ***Let's Get Lost***, un grand film.

En se fixant à ce qu'il connaît le mieux, en jouant de la photographie contre le cinéma dirait-on – chaque plan donnant l'impression d'une photo miraculeusement animée de mouvement –, Weber parvient même à s'approcher d'un des grands secrets du cinéma: le temps, qui semble tour à tour s'écouler à un rythme débridé ou se figer soudain pour l'éternité, sur le visage de Chet Baker. L'éclat des visages au cinéma, l'alchimie qui les rend inoubliables, impressionnés à jamais dans nos mémoires cinéphiliques, on croirait que le film en donne la recette si on ne savait qu'elle n'existe pas. Et le visage de Chet Baker, qui est le vrai sujet du film beaucoup plus que le jazz ou la déchéance d'un héroïnomane irréductible, se prêtait plus que tout autre à ce travail de révélation.

Le temps c'est ici le passé, exclusivement, puisque le Chet Baker de l'actualité du film – 1987 – est déjà un spectre qui aurait survécu pour témoigner de sa vie avant la mort, avant la drogue. Un spectre qui n'a préservé du vivant que la silhouette car dès que la lumière le frappe on voit toute l'œuvre qu'a effectuée cette «mort au travail» dont parlait Cocteau. De cela Weber joue admirablement lorsque dans un même plan, Baker filmé en silhouette offre l'épure inaltérée du visage de sa jeunesse, puis trahi par un mouvement de caméra et l'apport d'une lumière crue, révèle brutalement le ravage excessif du temps sur l'icône mobile qui l'a fait légende, puis légende déchue.

Presque en ouverture du film, ce photographe des plus célèbres portraits du jeune virtuose parle de sa découverte, affirmant que ses photos de l'adonis embouchant la trompette ont créé l'idole de toutes pièces. Et Weber d'offrir en un montage syncopé de ces mêmes photos l'illusion du mouvement, comme Baker connut l'illusion du vivant en se raccrochant à cette preuve photographique de son existence. Le noir et blanc, le grain et le satiné de l'image, tout cela qui fait chic sur papier et relève souvent du procédé à l'écran, ***Let's Get Lost*** s'en empare pour diluer ses repères temporels.

Cannes 1987 où se retrouve l'équipe du film, et trente ans plus tôt sur la Croisette où défilent stars et starlettes sont confondus dans la mondanité et le simulacre qui ont produit Baker, lui-même maître du mensonge tel qu'il apparaît dans les versions contradictoires qu'offrent de son histoire épouses, maîtresses et enfants. Mais il subsiste une réalité qui est sans cesse convoquée pour déchirer le fantasme et qui est la tristesse, à l'œuvre dès que joue et chante Baker, dès que ses victimes consentantes confient ce mal bienfaisant sécrété par l'homme dont elles s'éprirent. Bruce Weber démontre qu'il sait de quelle matière le cinéma est fait et brasse en un superbe film visages, mémoire, défaite et lucidité, mêlés d'à peine quelques rires pour composer une sorte de mélodrame documentaire. ■

LET'S GET LOST
États-Unis 1988. Ré. et scé. : Bruce Weber, Ph. : Jeff Preiss. Mus. : Chet Baker. 119 minutes. Couleur. Dist. : Creative Exposure.